



L. NOTARI

**A LEGENDA
DE
SANTA DEVOTA**

C. Cirio

Traduction littéraire
d'Yves Gourgaud

TRADUIRE *A LEGENDA DE SANTA DEVOTA*

De la littéralité à la littéarité

Depuis Mirèio les œuvres littéraires écrites en langues dites « minoritaires » (en France) ou « dialectales » (à Monaco) sont habituellement éditées « avec la traduction en regard » ou plus précisément, comme l'indique l'édition d'*A Legenda*, « avec la traduction littérale française ».

Cette traduction a pour fonction d'aider le lecteur à pénétrer dans le texte-source qu'elle accompagne au plus près (on parle aussi de traduction « mot à mot »), ce qui implique deux caractéristiques de la traduction littérale : elle ne prétend d'une part à aucune forme d'élégance, de poésie, bref à aucune qualité littéraire, et d'autre part elle ne prétend à aucune autonomie vis-à-vis du texte original, puisque son but est de renvoyer à celui-ci.

Cela implique en conséquence que le « bon lecteur » de ces éditions bilingues est celui qui est capable de pénétrer dans le texte-source, et on suppose donc que le premier vers mistralien « Cante uno chato de Prouvènço » s'éclairera par la présence, juste en face, du « Je chante une jeune fille de Provence », tout comme le premier vers notarien « Versu u treiçentu dopu Gesü Cristu » sera rendu transparent grâce au « Vers l'an trois cents après Jésus Christ ».

Mais quelle est la proportion, parmi les lecteurs d'une édition bilingue, de ceux qui font réellement cet exercice consistant à lire la traduction pour se reporter aussitôt au texte original ? Et que deviennent ceux qui ne se sentent aucune capacité ou aucune envie de lire le texte-source ? Ceux-là vont lire la traduction et elle seule ; or ce texte ne rend pas compte des qualités littéraires de l'original, d'où le risque, bien réel, d'avoir un lectorat frustré ou déçu par sa lecture.

Seule, évidemment, une traduction littéraire peut rendre compte de la littérarité de l'original, et à y réfléchir quelques secondes, il apparaît que pour la diffusion d'une œuvre littéraire, ce second type de traduction est capital : quelle serait la place de la littérature japonaise, ou israélienne, si leurs chefs-d'œuvre n'avaient été lus et commentés que par les japonisants et les hébraïsants ?

Voici pourquoi il me semble indispensable de proposer au public une traduction littéraire d'A legenda de Santa Devota, en français pour commencer mais aussi dans d'autres langues de grande diffusion comme l'anglais ou l'allemand, et sans doute aussi l'italien pour des raisons de proximité culturelle.

Traductions littéraires, c'est-à-dire, pour l'édition, indépendantes du texte-source : qui se soucie en Europe et ailleurs dans le monde, pour reprendre les mêmes exemples, du texte original de l'œuvre japonaise ou israélienne ? Ne serait-il pas infiniment plus rentable, pour la diffusion d'A Legenda, d'envisager un autre type d'édition bilingue avec non pas le texte original et une traduction, mais avec deux traductions (français et anglais, par exemple) ?

Qu'on me comprenne bien : je suis, comme lecteur et comme traducteur, infiniment redevable à Louis Notari d'avoir éclairé son poème monégasque par une traduction littérale, tout comme je le suis au Comité National des Traditions Monégasques d'avoir réédité le grand poème national avec cette traduction. La traduction littéraire ne veut ni ne peut se substituer à la traduction littérale : elle n'a tout simplement pas la même place ni le même but dans le processus de diffusion d'un texte littéraire.

La traduction littérale veut nous ramener sans cesse au texte original, qui reste toujours présent physiquement sous les yeux du lecteur ; la traduction littéraire, elle, veut faire oublier le texte original dans l'esprit du lecteur : si elle est réussie, il aura l'impression de lire un texte original, et non une traduction. C'est bien ce qui se passe quand nous lisons en français Kafka ou Dostoïevski, Garcia Lorca ou Shakespeare : nous affirmons bien que nous avons lu ces auteurs, que nous les connaissons, alors même que nous n'en avons lu qu'une traduction !

Quelle forme littéraire adopter pour la traduction d'un poème ?

Plusieurs options sont offertes aux traducteurs de poèmes : certains, enthousiastes (ou téméraires) offrent en langue-cible un autre poème avec rimes et rythmes ; d'autres traduisent en vers mais sans rimes ; d'autres enfin choisissent une prose poétique pour se dégager de contraintes formelles qui risquent soit de les éloigner par trop du texte-source, soit de donner au « poème-traduction » un aspect artificiel.

J'ai choisi cette dernière option parce que le texte notarien s'y prêtait particulièrement : comme le dit son titre, c'est une légende qui nous est contée, et autour de cette légende toute l'histoire de Monaco, ce qui contribuait à rendre plus acceptable, voire plus appropriée, une traduction en prose.

Dans quel but ai-je traduit A Legenda ?

N'étant pas traducteur de profession, ma première motivation a été l'admiration que je porte à ce texte : je ressens comme une injustice le fait qu'il soit si peu connu en dehors de la Principauté et j'ai essayé, avec mes modestes moyens, de pallier cette méconnaissance par une traduction dans une grande langue de diffusion.

Ce travail était aussi une façon de remercier les Monégasques qui m'ont donné les moyens de lire et d'aimer ce chef-d'œuvre de leur littérature.

C'est, finalement, ma façon à moi de participer de loin aux Fêtes monégasques des 26 et 27 janvier 2020 !

Yves Gourgaud¹ , ce 17 janvier 2020.

¹ - Docteur ès-lettres de l'Université de Clermont-Ferrand –
Docteur ès-lettres de l'Université de Poznan (Pologne) – Professeur
certifié d'occitan-langue d'oc

LOUIS NOTARI

**LA
LÉGENDE**



**DE
SAINTE DÉVOTE**

(traduction du poème monégasque de 1927)

Chant un



PREMIER PRÉAMBULE

Autour de l'an trois cents après Jésus Christ, Monaco était un petit pays ; et cependant, au milieu des montagnes grisâtres, loin de paraître triste, il devait se montrer plus beau qu'aujourd'hui.

Nos ancêtres, qui habitaient sur le Rocher, étaient peu nombreux ; mais déjà notre port était bien connu de tous ceux qui naviguaient, et en vérité il y entraît chaque année plus de bateaux que maintenant, bien qu'on y traitât moins d'affaires.

Là où se trouvent les gazomètres existait un cimetière qui fut découvert l'an dernier ; il y avait encore un petit moulin à huile, et chacun sait qu'on y a aussi trouvé ce trésor qui est au Musée, ce qui fait que même sans avoir fait de grandes études, tout le monde pourra bien penser avec nous que dans cette partie de la Condamine on trouvait aussi quelques maisons ; et tout le reste, jusqu'au sommet de la colline, n'était que campagne, mais pas campagne abandonnée !

Bien au contraire, elle formait un jardin fleuri, tout planté de gros citronniers, de mandariniers, de figuiers, de palmiers et d'autres plantations qui veulent du soleil.

Autrefois ce jardin était entouré d'une immense forêt sombre qui occupait toute la montagne jusqu'à Peira-Cava, et depuis l'Estérel jusqu'à très loin là-bas du côté de Savone et des Sabasses, descendant jusqu'aux rochers de la mer et tout autour de notre pays, à quelques pas de la bordure des jardins de nos ancêtres.

Tant au quartier des Cros que vers Barmarina, on trouve encore quelque petit chêne dont on ne calcule pas la vie en siècles mais en heures, pauvre rejeton qui a bien de la peine à sortir la tête des broussailles pour conter la noblesse de sa race au chasseur ou au braconnier de passage.



*Múnegu eŕa ün picenin paise,
Ma u so aspetu, lonsi d'esse tristu,
Ün mesu d'ë muntagne ün pocu grise,
Eŕa ciü belu che nun é auŕa*

Les pins de Grima aussi sont de bien petite taille si on les compare à ceux d'autrefois ; et pourtant, derrière la Mairie il y en a un qui, sans être très vieux, nous montre ce que peut être un pin qui prend de l'âge.

Il y a deux mille ans, ce n'était pas l'usage d'abattre les forêts dès qu'elles arrivent à trente ans ; presque personne ne leur faisait de mal, et il était rare de voir brûler une forêt.

À cette époque poussaient autour de Monaco des chênes millénaires, des frênes énormes et des pins gigantesques qui s'élançaient vers le ciel en compagnie d'ormeaux.

Vers le Mont-Agel grimpaient, presque jusqu'au sommet, les yeuses avec les chênes, et sublime était notre Montagne avec sa crinière sombre.

Comme un aïeul, elle se poudrait de blanc en hiver ; parfois tout son sommet s'enveloppait de nuages, et les cieux s'abaissaient pour la faire communiquer avec le monde éternel.

Et nos torrents, que maintenant nous ne voyons que s'il pleut au moins plusieurs jours, coulaient continuellement, et aux alentours, sur toutes les hauteurs où peut porter la vue, tout était vert et sain, tout était vivant et fort.

Le col du Rossignol, le Mont des Mules, le quartier des Bustagnes étaient recouverts de grands pins qui peut-être avaient vu passer les premiers compagnons de notre Grand Aïeul, tant ils avaient d'âge et de beauté.

Partout le murmure des sources et partout le chant des oiseaux, et dans ce monde qu'on a détruit foisonnaient toutes les races de bêtes sauvages.

En sont des preuves sans équivoque les ossements que l'on a trouvés dans les cavernes, apportés là par les hommes ou bien par les eaux.

Que ce soit à Saint-Martin ou sur le rocher de l'Observatoire, c'est par monceaux que nous avons retrouvé ces restes accumulés dans ce qui semble être des refuges, et ce sont là d'infaillibles témoignages.

Personne ne pourra dire précisément depuis combien de temps dorment en terre l'ours et le loup, la hyène et la panthère, le cerf, le chevreuil et le chamois découverts dans nos grottes avec le cheval sauvage et le bison, sans compter lièvres et marmottes : comme tout cela repousse loin l'horizon !

Mais sans avoir à dater ces ossements, on peut penser qu'autrefois toutes ces bêtes, les petites comme les grosses, vivaient là près de nos ancêtres, et pour se mouvoir librement et se cacher, elles avaient besoin de vastes forêts tout autour d'elles : des eaux vives, des cavernes profondes où pouvoir aller et venir la nuit comme le jour.

Cependant, vers l'an trois cents, à l'exemple des Romains, nos ancêtres, avaient déjà mis un peu d'ordre sur les rochers, mettant les sols en culture : vers la Tête de Chien, les Monégasques avaient aménagé de beaux pacages verdoyants ainsi que des terrasses de blé, de seigle et d'orge dont plus tard les Turbiasques se sont emparés !

Si un jour vous montez vers la Grotte, vous verrez qu'au levant, perdus dans la friche sans éveiller l'attention, il y a encore quelques restes des murailles édifiées à cette époque.

Au quartier des Révoires venaient d'être plantés ces gros oliviers qu'on y voit de nos jours, et malgré les menaces de destruction nous parviendrons peut-être, avec l'aide de Dieu, à les sauver !

Tous ne le seront pas, bien entendu, mais nous en aurons toujours gardé quelques-uns dans le jardin d'enfants ; et dans ce bois sacré bien protégé, les petits enfants de nos enfants viendront jouer sous leur ombrage et, qui sait ?, méditer peut-être les conseils des Monégasques des premiers temps.



Chant deux



SECOND PRÉAMBULE

En ce temps-là, toute la côte des Spélugues était plantée d'amandiers, alertes plantes qui même en hiver montrent l'exemple lorsque, pour apercevoir le soleil, il faut abandonner le sommeil et soulever les paupières.

L'Hôtel du Beurivage qu'on y trouve aujourd'hui garde peut-être le souvenir d'un nom de cette époque, remplacé par un autre plus moderne, et c'était une vraie merveille que de voir cette rive ensoleillée quand, vers la fin du mois de janvier, elle se trouvait toute couverte de fleurs.

Sous les amandiers fleuris naissaient les premières roses et les violettes : aussi parfumées qu'aujourd'hui, elles faisaient tourner la tête des jeunes filles.

Venu de Provence, un poète romain était passé par là ; séduit par la beauté de l'endroit, il s'y était arrêté et on dit qu'il y avait vécu, solitaire, les plus riantes années de sa vie ; puis, ayant presque atteint la limite de ses jours, il s'y était fait bâtir un petit temple.

Un joli temple tout petit et tout en marbre blanc, du plus fin qui soit, avec tout autour une tonnelle couverte de lilas et de jasmin.

Au fond de ce temple, sur un autel, on voyait une statue de la divinité qui, à Rome, représente le Printemps, statue si bien faite qu'on l'aurait crue vivante.

Ce poète romain avait laissé à des voisins un legs important afin que chaque année on y organise une fête, comme c'était l'antique usage à Rome.

Et chaque année en janvier, quand fleurissent les amandiers, toutes les jeunes filles des environs venaient s'y égayer et s'y couvrir de fleurs.



*De chili tempi, řa nostra mařina
Deviva se semiyá ün lagu d'eři,
Sürtú au mitan d'u Portu, a Cundamina ;
Ma d'eři verdu e blü...*

Autour du petit temple en marbre blanc tout parfumé de jasmin, de rose et de lilas, elles venaient s'enivrer de l'odeur des violettes.

Parfois, cette fête tombait le même jour qu'une autre bien plus ancienne qui, comme chez les Phéniciens, se déroulait sur la grève, au bord de la mer.

Selon l'état de la mer et compte tenu de la marée basse, des courants, des vents, des accalmies et des jours de pluie ou de bruine, depuis la plus haute antiquité pêcheurs et gens de mer consacrent le mois de février à la pêche à la poutine et celui de janvier au ramassage des patelles.

Ce qui signifie – et nul besoin d'explication, car tout le monde l'a déjà compris – que pour ce qui est de la mer, janvier est le mois le plus agréable.

Et si l'on songe que les saisons, il y a mille ans, étaient bien plus régulières, on ne trouvera pas deux façons de juger ce que pouvait être, à cette époque, notre mer en janvier : elle devait ressembler, surtout à la Condamine, au milieu du Port, à un lac d'huile, mais d'une huile verte et bleue où volontiers les jeunes filles devaient aller se mirer comme certainement s'y miraient, à la tombée de la nuit, la lune claire et les tonnelles de marbre ornées de fleurs.

Et, mettant à profit la période de plus grande accalmie, les Monégasques avaient choisi le mois de janvier pour honorer la Grande Divinité qui, selon les anciens de notre race, habitait au plus profond de la mer et gouvernait les vents et les vagues.

Là-dessus s'accordent tous les vieux contes, et avec ces contes la tradition établit que pour nos ancêtres cette fête était la plus prisée de l'année, car tous étaient sans doute, comme vous le pensez bien, des gens de mer.

Toute l'antiquité grecque et romaine nous dit que la fête de la Divine Flore était alors la plus belle, avec la fête consacrée à Neptune. Or en l'an 304 (c'est Dieu en personne qui mène le jeu), il se trouve que la fête de Neptune tomba le 27 janvier, juste à l'époque où les amandiers formaient comme un bouquet tout blanc.

En ce temps-là il n'y avait pas d'écoles ici, ni non plus de fonctionnaires, et personne ne s'était plaint que les deux fêtes n'en fassent qu'une seule ; bien au contraire, cela plaisait aux dames de bien, aux travailleurs et aux hommes d'affaires.

Cela plaisait tout autant à tous les autres, à tous ceux qui n'ayant guère d'occupation étaient toujours dans l'attente, comme vous l'êtes, d'une bonne occasion pour se divertir.



Chant trois



LE MATIN

C'était un de ces beaux jours clairs comme on n'en voit qu'ici, et même ici on en voit peu, sinon après une pluie ou un mistral persistant : journée toute resplendissante d'un doux et fin soleil qui vous caresse, s'infiltré dans vos veines et vous remplit de bien-être, comme le petit lézard qui s'en abreuve.

Ces jours-là, depuis la batterie du Palais, vous voyez le lointain comme s'il était tout près : le Cap-Martin ainsi que Bordighera, la cime du Mont Agel et jusqu'au Berceau.

L'air était si pur, si léger qu'il semblait que la Terre et le Ciel ne faisaient qu'un : à trop imaginer, on aurait pu penser, sur les ailes d'un oiseau, pouvoir voler très haut, très haut, jusqu'à l'endroit où Dieu nous attendra un jour ; mais il y avait tant de clarté tout autour, le ciel était si bleu, si serein qu'on aurait pu s'attendre, sans être nullement surpris ou étonné, à percevoir les voix de l'Au-Delà.

De bon matin, dès avant l'aube et sans l'aide de personne pour les réveiller, les pêcheurs avaient soufflé dans les conques marines (les mêmes que nous utilisons pour les mines) afin de déboucher les oreilles des dormeurs et d'avertir la population qui devait se rendre à la cérémonie, hommes, femmes et enfants, garçons et jeunes filles.

Et cette cérémonie était passablement longue et durait plus que notre grand'messe, même quand celle-ci se tient en grande pompe avec de longues bénédictions.

Car, quoique païens et adorant certains personnages qui n'auraient pas mérité les hommages du dernier des hommes ni même d'un chien, nos ancêtres avaient cependant pour la religion un culte qui peut nous servir d'exemple, ceci dit sans parti-pris d'opinion.



*Eřa ün de chili giurni beli ciaiři
Cuma feřa d'aiči nun se ne vide
E, meme aiči, nun ne vidimu gaiři
Che depu l'aiga o ün bon Mistrau sulide.*

Tout d'abord, ils se réunissaient autour du temple qu'en hommage à notre premier Ancêtre les Phéniciens avaient voulu bâtir sur la pointe la plus avancée de notre Rocher : là où se trouve le Musée, à peu de chose près.

Après avoir invoqué de toutes les manières l'Ancêtre de la race : à genoux, debout ou à l'aide de prières, d'un coup d'une massue qui rappelait celle de l'Aïeul ils sacrifiaient un taureau noir à la large tête, au poil laineux et au regard farouche qu'ils étaient allés chercher en Camargue.

Tous ensemble ils faisaient le serment de défendre l'indépendance de notre terre, le droit individuel et celui de faire la guerre aux oppresseurs, sans jamais pactiser.

Et, tout en chantant la gloire du Grand Aïeul, sur un immense bûcher qu'ils allumaient, ils faisaient brûler à feu vif, selon la coutume, ce taureau noir qui symbolisait tous les monstres et toutes les canailles qu'Hercule avait exterminés de son vivant.

Puis tous partaient en procession, les vieux en tête et les plus jeunes à leur suite, et ils descendaient à la Condamine pour célébrer, devant une foule nombreuse, la fête religieuse de la divinité de la mer.

Car il y avait, en plus des Monégasques, des gens venus des environs : d'Eze, de Roquebrune, et d'autres encore qui, descendant des montagnes, avaient marché pendant deux jours et profitaient de cette fête pour acheter des verres, du bronze ou bien des remèdes contre la maladie, remèdes qui venaient de loin et ne se trouvaient que dans un port comme le nôtre, où faisaient escale à cette époque tous les navigateurs qui commerçaient, qu'ils aient la peau blanche, jaune ou noire comme de l'encre.

Un livre latin nous en porte témoignage : lorsque sonnaient les trompettes d'argent pour donner le signal de la grande cérémonie, chaque bateau se hâtait de hisser au vent son pavillon et tous faisaient silence ; hommes, femmes et enfants s'agenouillaient, tous les marins se découvraient et les trompettes lançaient quatre fois le même signal aux quatre vents : au sirocco, au mistral, au vent grec et au libech, le vent du sud-ouest.

Un prêtre lisait ensuite un grimoire qu'on n'a pas retrouvé dans les archives ; il s'approchait du bord de mer et, sur un petit autel qu'on y avait dressé, il préparait le sel avec la farine ; puis il brûlait l'encens et, plein de recueillement, il saignait un mouton blanc dont les deux cornes et les quatre pieds avaient été dorés, et le sang teignait l'eau vive de la couleur des fleurs de grenadiers.



Chant quatre



À MIDI

À cette occasion, et selon la coutume de l'époque, tous déjeunaient sur la grève, au bord de la mer : encore maintenant, dans nos vieilles familles, on sait que le vingt-sept janvier on doit préparer une table bien garnie ; mais si on excepte le dessert, on ne peut manger que les produits de la pêche.

À cette époque la religion exigeait, le jour de la fête de la mer, qu'on ne mange rien qui ne soit sorti du sein de l'eau, et même la farine destinée à faire le pain ne pouvait se cuire que si elle était pétrie avec de la mousse d'anchois.

La pissadelle, qui ne déplaît qu'à ceux qui manquent d'appétit, la sardina que préparaient nos anciens, la pissaladière de nos voisins, nous devons les considérer comme autant de réminiscences de ce festin, car elles proviennent à coup sûr, et peut-être même sans avoir évolué en rien, de cette espèce de pain consacré au Dieu Marin de nos ancêtres.

De là sont venues aussi, mais sous une autre forme, les fougasses que tous, à l'occasion de la Sainte Dévote, vous avez plus d'une fois mangées, soit par tradition soit par hasard.

Dans ma famille, elles n'ont jamais manqué de trôner sur la table pour couronner le repas du jour de la fête de la Patronne, car on croit que ce serait un péché de ne pas renouveler, grâce à cet emblème, les saintes réjouissances de nos défunts, eux qui, sans vouloir jouer aux esprits forts, considéraient les fougasses comme des poèmes.

Toujours présentes à chaque fête, elles leur rappelaient tous les souvenirs des jours heureux, la joie modeste et les humbles gloires familiales : dîners de fiançailles et de baptêmes, fêtes pour les vieux ou noces d'argent, Noël saints et, pour les marins, tous les retours sous le vieux toit.

Plus d'un peut-être, à l'approche de sa dernière heure, n'aura pas rêvé d'être évêque mais, dans un ultime espoir de vivre encore, il aura imaginé une petite table garnie de deux fougasses fraîches et parfumées à côté d'une bouteille de brachitu ou de vin blanc des Moneghetti, et il sera mort avec les mains en action !

Elles ont été faites pour la première fois par les premiers chrétiens, qui après la venue de Sainte Dévote ont renoncé au culte de Neptune et ont voulu remplacer la tourte aux anchois consacrée au dieu de nos ancêtres par quelque chose d'un peu plus accordé au nouvel état d'esprit.

Fines, légères, presque transparentes, elles ont quelque chose de frais, de gracieux ; et puis elles fondent quasiment sous la dent, dégageant un parfum qu'elles tenaient caché, comme un parfum virginal que l'eau de fleur d'oranger accentue encore.

Et puis, avec leurs petites dragées rouges et blanches, elles vous parlent avec douceur, comme le ferait une fleurette, de votre petit pays indépendant !

Et, comme un souvenir du culte souriant que célébraient les jeunes filles le jour même de l'arrivée de Sainte Dévote, leurs amandes douces semblent évoquer avec bonheur les jeunes vierges qui l'escortaient.

Mais, abandonnant les fougasses et la cuisine, car qui sait si ces explications vous agréent, je vais vite revenir à l'antique récit du festin consacré à Neptune et à la mer.

Là-bas, sur le rivage de la Condamine, comme pour faire un triomphe à la pêche, on trouvait tous les poissons les plus frais, depuis le loup jusqu'à la poutine.

Au milieu des cordages et des bateaux, chacun cuisinait à sa façon, sans l'avoir jamais appris dans aucune école, ce qui sortait des nasses.

Certains avaient installé un foyer près de leur bateau, et la friture n'avait nul besoin d'être charriée pour passer de la nasse à la poêle.

Ce jour-là, tous se surpassaient : qui écaillait les poissons ; qui les découpait ; qui préparait pour le four des rougets avec du persil et un petit peu d'ail ; qui faisait frire des mandoles et des blades.

Quelques-uns, pour s'offrir un repas de luxe, cuisaient de la roussette en matelote ; d'autres, plus délicats, faisaient bouillir des dorades ; des femmes préparaient un grand pilaf au poulpe et, sans pour cela rester silencieuses, elles surveillaient le feu et la casserole afin que le riz ne prenne pas un goût de brûlé.

Ici, l'un faisait frire des anémones de mer ; là-bas, un autre écaillait des rascasses ; et sans trêve ni repos sortaient des nasses les perches, les rouquiers et les castagneux avec les serrans, les gobies et les girelles.

Il y avait des bogues, des corbeaux, des goujons, des petits poulpes musqués, des sèches, des petits poulpes communs, des murènes, des congres et des mustèles ; il y avait des corbeilles d'oblades qui remuaient encore, des pageaux, des gerles, des petites saupes, des pageaux marbrés, des soles, des trigles et des monceaux de langoustes qui tressautaient.

Il y avait bien quelques blanquettes, mais pour faire des beignets ou des omelettes, il en aurait fallu au moins le double ; beaucoup d'oursins : il y en avait des charretées !

Des enfants s’amusaient avec un crabe ; d’autres donnaient à deux chats une tanude, poisson qui n’est bon ni cru ni cuit, et les chats la dédaignaient.

À mesure que s’approchait l’heure de s’asseoir en famille pour le repas, ceux qui s’étaient un peu éloignés revenaient tous sur le rivage et vers midi, c’était le plus beau moment de la fête.

Ah ! quel dommage que ce ne soit qu’à notre époque qu’on ait inventé le cinéma : il aurait pu nous rendre tout le mouvement de notre plage, soit à l’occasion de ces fêtes, soit en d’autres occasions qu’on a connues, belles ou funestes, depuis que notre drapeau flotte sur les mers.

Depuis la Darse jusqu’aux Gaumates, toute la plage était pleine de vie, et pour qui l’aurait aperçue soit des Bustagnes soit des Pierres Plates, elle devait sans doute ressembler à une fourmilière.

Tous se retrouvaient sur la grève : les gens sérieux qui, jusqu’au dîner, parlaient d’affaires compliquées, les jeunes gens, les enfants, les têtes folles qui abandonnaient à regret les citronniers ou les orangers du voisinage et les merles bleus ou les merles noirs des Gaumates.

Et ne manquent pas d’arriver non plus (peut-être même sont-ils déjà là) ceux qui ne pensent qu’à manger et qui s’étonneraient fort d’une grande fête dépourvue de mangeaille.

Et sur la plage tout est mouvement, tout sourit et vous encourage à bien profiter de la fête et de la joie : le bois vert qui pétille au feu sous les poêles et les casseroles, les étincelles qui s’envolent jusqu’aux étoiles, l’huile qui frit, les petits cailloux qui au bord de la mer jouent avec

les vagues, petites vagues que la mer retire vite et tient cachées, telle une vieille chatte assez friponne pour jouer, quand elle le veut, sans montrer les belles griffes qu'elle tient en réserve.

Et l'air aussi semble rire : il se grise des parfums et les conserve, puis de temps à autre il vous en fait présent en remuant à peine : il vous fait l'offrande du jasmin et de la violette, et si par hasard cela ne vous suffit pas, alors depuis les friches du bord de mer vous arrivent mêlés lentisque, myrte, inule visqueuse, thym, rue et euphorbe, qui semblent vous dire : « Allez ! saisissez-moi ! »

La montagne vous envoie son bouquet de plantes résineuses parfumées : il suffit de choisir, d'ouvrir les mains, de les porter à votre nez et de vite le refermer.

La nature sauvage vous déplaît ? Arrive une bouffée d'oignon : tout près d'ici, quelqu'un le découpe et le met au sel pour le faire dégorger.

Vous trouvez cette bouffée grossière ? L'air en rit, et si vous êtes poète il cueille sur un laurier puis vous jette vite, en passant, un parfum plus léger.

Il vous offre aussi, presque comme de l'encens, la senteur du pin vert qui flambe en pétillant ; et si vous avez faim il vous chatouille les sens avec l'olivier sacré qui, en flambant, parfume l'air comme du pain frais ; et pour bien vous ouvrir l'appétit, il vous envoie les relents de la table : l'ail qui commence à frire, la mousse d'anchois ou bien la bouillabaisse qui chantonne dans le chaudron ou la casserole, véritable ex-voto que tout le monde, et pas seulement en paroles, porte en triomphe au milieu de la table familiale.



*Da i zerbi d'a mařina arivu ünseme
U petulin, a mürta, u ciapa-musche,
U püve d'ase, a rüa, ři lantusche ;
E semiya che ve digu : « alé : ciapeme ! »*

Là-bas, sur la côte des Spélugues, les jeunes filles, quittant le rivage, sont parties en procession, toutes vêtues de blanc ; après avoir porté des tourterelles au petit temple de Flore, elles se font belles en se couvrant de guirlandes de roses et de violettes ; puis, joyeuses, elles partent en chantant, et avec des branches d'amandier elles improvisent une grande farandole pour retourner elles aussi sur le rivage où les attend le repas en plein air.



Chant cinq



L'APRÈS-MIDI

Après le dîner, chacun fait selon son tempérament : l'un va essayer de courtiser une jeune fille et l'autre, qui pense à l'argent, profite de cette foule pour exposer les objets de son commerce ; mais d'autres, qui ne pensent qu'à la réjouissance, se dispersent et se retrouvent sous les arbres de la Condamine ; dans les jardins là-bas, au milieu des roses, tout le monde se délasse et s'amuse, chante et danse et joue tout à loisir.

Sur le rivage de la mer ne restent que les vieux matelots et des enfants qui trouvent que le meilleur divertissement c'est de voir sauter un singe sur les cordes ou le mât de beaupré d'un bateau.

Un des plus vieux matelots était alors sire Gaudence dit « le beau » : un de ces hommes, comme on en trouve encore, qui font preuve de la plus grande patience avec les enfants ; et les enfants le recherchaient car, s'il n'avait rien d'urgent à faire, il les amusait en leur racontant ces vieux récits qu'à leur tour nos grands-mères nous ont contés : mille ans plus tard ce sont toujours les mêmes, les mêmes depuis que le Père Eternel a mis ensemble des petits enfants et un aïeul.

Parfois, pour leur faire plaisir, il enlevait même ses chaussures pour leur cueillir des patelles ; parfois encore, mais plus rarement, il leur cherchait des trémolines pour la pêche aux girelles.

Ce jour-là, le « vieux des patelles » (ainsi l'appelaient les plus petits des enfants) les avait emmenés deux par deux sur un petit navire arrivé des Dardanelles, qui avait deux gros singes apprivoisés ; et il versait des torrents de paroles pour expliquer aux enfants ébahis que les guenons les plus jolies venaient d'Espagne !

Soudain quelqu'un qui regardait vers le large voit s'avancer un petit bateau, et aussitôt un vieux marin, un vieux loup de mer, remarque malgré la distance que la voile de ce bateau est rouge et blanche ; puis il remarque, à son grand étonnement, que malgré la mer calme le bateau est poussé par le vent ; et tous regardent, les yeux écarquillés.

Un instant plus tard, le vieux marin s'aperçoit que, devant le bateau qui file tout droit, sans louvoyer, il y a aussi un oiseau qui s'approche en volant.

Et tous regardent, les yeux écarquillés, et personne ne sait expliquer par quel prodige un bateau, gonflant sa voile en l'absence de vent, arrive vers nos rochers.

Sur la mer une voile rouge et blanche approchant sans que souffle le vent, ça ressemblait à une de ces balivernes qu'on ne peut pas croire ! ... Quant à la poule de mer...

Les petits enfants, que les discussions n'ont jamais beaucoup intéressés, partent en courant de tous côtés et partout répandent la grande nouvelle.

Et tout comme aujourd'hui, avant que les adultes y prêtent attention, les enfants, qui ne changeront jamais, chantaient déjà et répétaient une chanson :

« Voile blanche et rouge
 Qui vient sur la mer,
 Le vent qui la pousse,
 La poule de mer ! »

En un instant tout cette foule qui s'était dispersée à la Condamine revient en courant au bord du rivage, qui pour voir le bateau et qui la poule de mer !

C'est ainsi qu'aux yeux de tous, et comme poussé par un vent puissant, entre au port un bateau étranger, et les petites filles font une ronde :

« Voile blanche et rouge
 Qui vient sur la mer,
 Le vent qui la pousse,
 La poule de mer ! »

Un vieux chasseur de la Condamine disait à un marin pêcheur : « Cette poule de mer est trop petite : qu'on me traite d'imbécile si ce n'est pas un pigeon ! »

Mais le pêcheur ne lui répond même pas : « Mes belles, gardez-vous bien de rire, la voile est retenue par des ficelles », dit-il à deux ou trois femmes qui se tiennent à ses côtés.

Pourtant quelqu'un d'autre regarde bien et remarque que cette voile n'en est pas une, et une vieille qui se trouve là en train de filer, dit alors : « Moi je ne sais pas à quoi ressemble une barque, mais il me semble que cette voile est un linceul ! »

Et en effet c'est un linceul teinté de sang, d'un sang rouge vif, et pour le voir même les boîteuses se hissent sur la pointe des pieds.

Les petites filles font une ronde, sans penser ni au bateau ni au sang, et d'ailleurs quoi de plus beau que des petites filles qui dansent en rond ?

Fraîches et légères comme de petits papillons, sautillantes, elles tournent et tournent encore, elles tournent et tournent encore les petites filles, chantant et chantant encore leur chanson :

« Voile blanche et rouge
 Qui vient sur la mer,
 Le vent qui la pousse,
 La poule de mer ! »



*Ma u veyu d'i patele s'era acortu
Ch'au fundu d'u batelu gh'era stisu
U corpu de 'na dona : ün corpu mortu
Bagnau de sanghe...*

Mais le vieux sire Gaudence « des patelles » leur dit : « Mes jolies petites, ne criez pas ainsi, taisez-vous vite, car sur ce bateau il y a une morte ! »

Il m'est arrivé parfois de me trouver, au point du jour, au milieu d'une clairière pour attendre un lièvre ou un renard, dans le silence de la nature.

Et ce beau silence vous parle, et vous l'écoutez et vous percevez son harmonie sans qu'il y ait même une fauvette pour chanter sa chanson poétique.

Il peut arriver qu'un vol de verdiers ou de chardonnerets survienne non loin de vous, faisant résonner de ses ramages la pente des collines et le fond des vallons : on dirait vraiment qu'ils s'égosillent à tant chanter de ritournelles ; mais lorsque part votre coup de fusil, le silence vous glace les entrailles.

S'ils ne prennent pas tous la fuite, les petits oiseaux se trouvent soudain paralysés : ils n'osent plus bouger et restent muets, tout comme s'ils étaient empaillés.

Il en fut ainsi de ces petits papillons qui criaient en cadence et gazouillaient la courte chanson dont, pour aller plus vite, les fillettes n'avaient composé que le refrain.

À bord de ce bateau à la voile de fortune, il y avait un vieil homme à demi-nu, un grand vieillard au teint hâlé que personne ne connaissait ni n'avait jamais vu. Mais le « vieux des patelles » avait aperçu, étendu au fond du bateau, le corps d'une femme, un corps inerte et baigné de sang ; aussi, à peine eut-il fait signe aux fillettes de se taire qu'il cria au pilote du bateau ensanglanté de s'approcher et de débarquer en paix.

Alors, dans le plus grand silence, le bateau étranger avança vers l'endroit indiqué par le sire Gaudence ; mais avant de toucher terre, il s'arrêta un instant. Il s'arrêta à moins de dix mètres de notre rivage, vers l'endroit où coule le torrent des Gaumates.

Ah ! combien de psaumes diraient les anciens s'ils étaient encore à cet endroit béni et sanctifié, là où s'est arrêté ce bateau ! Et il faudrait en ce lieu chanter avec force et puissance un beau cantique harmonieux, car c'est depuis cet endroit précis que la religion du Christ a répandu sa lumière et que le signe de la Croix s'est étendu sur la terre monégasque et ses environs !

L'air était si pur, si léger qu'il semblait que la Terre et le Ciel ne faisaient qu'un !

Et là, dans le ciel bleu, au-dessus du bateau qu'il avait devancé comme s'il en était le pilote, l'oiseau tout blanc ne faisait pas plus de bruit qu'une chouette : on aurait dit que ses ailes étaient de velours.

Léger comme un petit papillon, il voletait, il allait et venait et tournait tout autour du bateau, comme s'il n'existait que pour le veiller jour et nuit.

Tous étaient comme sous l'emprise d'un charme et retenaient leur souffle. Tout autour, on aurait entendu voler une mouche !

Alors, dans ce silence sacro-saint, le vieil homme du bateau se mit debout et, le bras tendu vers le rivage, il fit le grand signe de Croix qui devait consacrer et bénir notre pays.



Chant six



RÉCIT DE GRATIEN LE CORSE

Sur notre Rocher, en ce temps-là, personne ne savait combien ce signe contenait de force et de douceur, alors qu'aux yeux des prétendus savants il n'était peut-être rien d'autre qu'un signe d'infamie et de sang.

Aucun Monégasque ne savait que c'était la Croix de Notre Seigneur, image sainte et toujours vivante d'une lumière qui avait donné l'assaut aux plus épaisses ténèbres du passé, d'un grand Soleil qui s'était déjà levé depuis trois siècles et montait haut mais lentement, pacifiquement afin de passer le baume de la charité sur toutes les plaies humaines et d'apporter à l'esclave l'esprit d'indépendance.

Si nos ancêtres l'avaient su, ils auraient poussé un immense cri d'Eia ! ou d'Hosanna !, équivalent de notre « Et vive ! » actuel ; mais ils prirent ce signe pour une salutation ou un geste cérémonieux, et tous restèrent silencieux : c'est ainsi, tout au moins, que le rapporte l'histoire.

Alors, s'emparant des rames, le batelier s'approcha du rivage, mit pied à terre et dit à ceux qui se rassemblaient autour de lui : « O braves hommes, ô bonnes dames, faites-moi savoir où j'arrive, je vous en prie, car je n'ai aucune idée de l'endroit où nous sommes.

Il me semble si étrange d'être encore en vie ! Je viens de loin, mais je ne suis sûrement pas le premier de mes compatriotes à pénétrer dans votre port si beau, car même en y arrivant pour la première fois, il m'a suffi d'y entrer pour tout de suite me rendre compte qu'il doit y venir beaucoup de bateaux.

Dans mon pays aussi il y a un port – plus petit, mais ce n'est pas un vice – et chez nous, de tous les métiers les plus prisés, le plus beau est celui de marin ; il est donc bien probable que mes compatriotes, et plus d'une fois, sont déjà venus se réfugier derrière l'échine du gros Rocher que vous habitez.

Moi je m'appelle Gratien et je suis pilote, mais je dois vous avouer que jamais, au cours de mes autres voyages, je n'avais connu autant de tribulations qu'au cours de celui-ci, et il faut que je vous dise haut et fort que sans la sainte Foi en Jésus Christ, plus d'une fois j'aurais trouvé la mort entre ma contrée et la vôtre.

Il y a deux jours que j'ai quitté la côte de l'île de Corse, qui est notre pays, et j'ai navigué sans trêve ni répit !

Je dis « notre » car, vous le voyez bien, nous sommes deux à bord, moi et cette pauvre morte : qu'il est lamentable de voir des navigateurs comme nous !

Mais de ma morte vous aurez compassion, de nous deux vous aurez compassion : d'aucune manière je ne puis m'expliquer comment nous sommes arrivés jusqu'à vous, car enfin, sauf erreur, il me semble que vous n'êtes ni Corses, ni Sardes !

Nous sommes partis avant-hier au soir, et non par caprice : un Gouverneur en ce moment tyrannise cette terre d'où nous venons et sans doute il nous guette ou nous recherche encore, après avoir fait mourir cette jeune fille au milieu de supplices raffinés, et il voulait encore prolonger ces tourments en brûlant son corps, afin que plus jamais on ne parle, pas même quelques instants, de ses vertus ni de ses croyances.

Mais le père de cette malheureuse jeune fille n'avait dans sa vie, pour seul bien, que sa petite enfant fraîche et vive, alors il voulait au moins, après sa mort, pouvoir aller pleurer sur sa tombe, que ce soit au sommet d'une montagne ou au fond d'une vallée, tout près de sa maison ou bien au bout du monde !

C'était mon maître, c'était un homme si bon ! Terrassé par le coup reçu, il est venu trouver son ancien esclave, et en me baisant les mains il m'a supplié de sauver pour lui la petite morte en l'emportant au loin sur mon bateau !

Immédiatement je suis parti dans la nuit sombre, dépourvu de provisions et sans qu'il y ait au ciel une seule étoile. Moi, les étoiles ne m'intéressaient guère car j'ai vu là-haut des lumières bien plus claires depuis que cette Sainte si belle m'a appris à regarder en haut, tout en haut, hors du monde qui se révèle à nos yeux !

Mais il ne faut pas que je m'égare maintenant en vous parlant de choses que je ne veux pas dire : demain, si Dieu le veut, nous en parlerons et je vous expliquerai, si c'est nécessaire, l'enseignement que j'ai reçu de cette pauvre petite ; aujourd'hui, je dois vous raconter d'où nous venons.

Et, pour en revenir au récit que je vous faisais, lorsque nous partîmes dans cette horrible nuit, ce fut pour moi une grande douleur que de laisser mon maître et le voir s'en retourner tout seul au milieu des ténèbres pour aller vers sa maison vide, et si funèbre était le bruit des rames que, pour la première fois de ma vie, j'ai pleuré !

Je revois toujours ce père qui dans un linceul ensanglanté porte sa petite, naguère fraîche comme un bouquet odorant : doucement il la couche dans le bateau comme si elle était vivante et en train de dormir.

Et lentement il se découvre ; agenouillé comme devant une relique divine, il écarte du bout des doigts ses cheveux tout poisseux de sang puis il s'incline avec tout l'amour qu'on peut éprouver pour son enfant et même davantage.

Et il baise le front de sa petite fille : il n'y a aucune fleur sur ma morte, mais le baiser de son père est le couronnement de sa vie faite de bonté et de force !

Dieu fasse que ce père désolé trouve une consolation à sa grande peine dans la méditation de la foi divine !

Notre petit pays est situé sur la côte corse qui est tournée vers ce qu'on appelle l'Etrurie ou la Toscane. Il s'appelle Mariana, il est plein de beauté et d'élégance.

Dieu fasse qu'au plus vite la fausse religion qui le rend esclave et complètement aveugle soit remplacée par la doctrine que sa Dévôte, pauvre petite, a écrite de son sang sur nos rochers !

Mais pendant que je vous en parle, peut-être d'autres malheureuses jeunes filles comme celle-ci meurent martyrisées – quelle tristesse ! – afin de sceller la vérité.

Qu'il soit rouge de sang, leur sceau : il prouve la grande force de nos enfants ! Mais quoi de plus infâme que de leur manquer de respect quand ils sont morts ?

Pour fuir ces grands malheurs, longtemps d'abord j'ai vogué vers le levant ; puis je me suis dirigé vers Aleria, avec l'intention d'aller bien plus loin pour retrouver des amis bateliers qui commercent jusqu'en Libye et profiter de nos anciennes bonnes relations pour m'approcher avec eux de Charybde, de Charybde en Sicile où mon maître a de la parenté et une grande propriété où le blé pousse aussi facilement que du genêt, et les oranges encore mieux qu'en Espagne.

Dès que commence à s'éclairer la sombre nuit je cherche, au travers de l'air violet, l'ombre de la côte ou bien d'une hauteur, afin de diriger mon petit bateau sur la bonne voie ; mais à part le ciel et la mer, rien que ma vue puisse découvrir !

Je vogue en direction du couchant, et l'air matinal semble rire de moi et se moquer ! Pourtant je vais bien en direction des côtes, et pendant des heures je vogue et je vogue ; mais j'ai beau y dépenser mon temps et mes forces, on dirait que la terre s'éloigne !

Désespéré à la fin, les reins brisés, j'ai failli renoncer à tout effort pour retrouver un jour le rivage corse ou toute autre terre.

À grosses gouttes ruisselait sur moi la sueur, et dans ma tête je sentais bouillir mon cerveau, car privé du moindre signal, de la moindre étoile, mon sort n'était pas plus enviable qu'au sein de la tempête.

Pourtant, il ne m'a pas fallu attendre longtemps pour avoir le signal ou l'étoile : agenouillé devant la demoiselle qui était couchée là comme un enfant au berceau, je l'ai suppliée en lui disant tout haut : « O belle et sainte vierge Dévote, qu'elle vienne maintenant ou plus tard, à moi la mort ne fait pas peur ; mais si c'est la volonté de Dieu que je te porte sur la terre de Sicile ou sur d'autres rivages afin que tu y dormes en paix le sommeil de la mort, alors indique-moi le chemin que je dois suivre ! »

Avant que j'aie fini de me relever, le linceul de la morte s'était légèrement écarté du côté de sa tête, et de là s'est envolé l'oiseau blanc qui est devant vous, et il est parti tout droit, comme le pigeon qui revient au nid.

Moi j'ai saisi les rames et, rendant grâce à Dieu, j'ai suivi la direction que m'indiquait l'oiseau.

Mais j'étais épuisé, et peu à peu les forces m'abandonnaient : mes bras étaient rompus et mes épaules brisées, comme si elles avaient été très fort serrées entre deux étaux.



*Se Diu ne manda aici cun a me morta
Sice chistu paise beneditu !
Nun dutu ciu che faři bon acheyu
Au veyu marina che Diu ve manda
E a santa morta che scu u vostru scheyu
De dorme 'n paije forsci ve demanda !*

J'étais honteux, mortifié de me trouver vaincu par la fatigue devant une jeune fille qui jusqu'à sa dernière heure avait été prête à supporter la barbarie de l'ennemi sans se plaindre jamais, sans avoir un geste de faiblesse et sans montrer de peur.

Quand le sang a voilé son regard pur, elle s'est inclinée comme une fleur de beauté, et vous tous, si vous la regardez avec attention, vous voyez bien qu'elle sourit encore !

Pourtant moi je ne pouvais plus aller de l'avant ; aussi, avec le plus grand respect, j'ôte le linceul qui enveloppait la morte et je le fixe sur deux rames, afin de pouvoir profiter de l'effet d'un petit vent.

Et l'effet fut bien plus prodigieux que ce que j'en espérais tout d'abord ! Avec cette grande bonace qui persistait depuis le jour triste et douloureux où avait été versé le sang de Dévote, vous n'avez vu sortir aucun bateau et moi j'en ai vu plus d'un immobilisé ; mais pour que la transporte cette voile de fortune, la vierge de Dieu n'a nul besoin du vent que recherchent les navigateurs, et moi qui ai navigué je n'ai pas souvenir d'avoir jamais rencontré de vents miraculeux qui enfleraient les voiles dans une bonace : autant vous raconter avoir aperçu une rascasse ou un requin qui volent !

Et pourtant vous m'avez bien vu entrer au port ! A peine avais-je hissé la voile de fortune, ce linceul sacré de la sainte morte, qu'une brise légère nous emporte, et la barque glisse comme sur une lagune.

Elle a ainsi glissé durant deux jours et deux nuits dans cette grande bonace qui laisse inertes les nautoniers, avec leurs voiles qui retombent comme des loques.

Nous avons toujours suivi l'oiseau blanc, qui ne s'est jamais arrêté depuis son envol ; et si, comme vous le voyez, il n'est pas fatigué, c'est pour nous une preuve que c'est Dieu qui l'a envoyé.

Si Dieu nous envoie ici, ma morte et moi, alors que soit béni ce pays ! L'attention que vous avez prêtée à mon récit est pour moi de bon augure et me réconforte : je ne doute plus que vous ferez bon accueil au vieux marin que Dieu vous envoie, et à la sainte morte qui peut-être vous demande de dormir en paix sur votre Rocher ! »



Chant sept



**RÉPONSE DE
SIRE GAUDENCE**

Quand le vieil homme eut achevé son récit en entier, tous le regardèrent sans dire un mot ; ils regardèrent l'oiseau blanc qui, toujours silencieux, volait sans agiter l'air.

Ils regardèrent le sang rouge sur la voile qui depuis deux jours flottait sur la mer, sang aussi frais et vif que le soir où il avait jailli des veines de Dévôte.

Ils regardèrent la jeune vierge qui dormait dans le bateau et souriait, blanche comme un lys et presque transparente ; et qui la voyait pensait à une rose blanche un peu passée !

Pendant sire Gaudence dit sans cérémonie à l'étranger : « L'ami, notre Rocher est bien considéré par tout arrivant, parce que notre histoire en porte témoignage : chez nous, l'hospitalité est plus assurée que partout ailleurs !

Je n'ai pas bien compris ce que tu nous rapportes de ce bandit qui, là-bas chez vous, martyrise les jeunes filles vivantes ou mortes, et demain tu nous expliqueras cela en détail ; mais s'il compte venir ici, il faudra qu'il soit très fort pour pouvoir entrer, si nous mettons le verrou !

Nous, nous sommes Monégasques, et c'est chose bien connue de tout temps : notre Rocher, ne le prend pas qui veut ! Chez nous, pour dire « je veux », il faut avoir quelque renommée !

Puisque le Ciel l'envoie, tu enterreras, si tu veux, la demoiselle sur notre terre ; et si sa fin a été aussi cruelle, elle trouvera ici la paix qu'elle désire.

Et quelquefois quand vient le soir ou bien parfois le matin de très bonne heure, lorsque la mer est belle comme maintenant, lorsque l'air est léger sans aucun souffle, son pays apparaîtra là-bas, comme un mirage au fond de l'horizon ; et la voûte bleue du ciel sera comme un pont entre son berceau et sa tombe, par le Destin séparés.

Aujourd'hui nous avons fêté le Dieu de la mer, et je ne m'étonne pas que ton bateau soit arrivé ici par protection divine !

Aujourd'hui également, et c'est bien plus remarquable, toutes nos jeunes filles ont fêté Flore, déesse de la jeunesse, alors tu vois bien que ton aventure s'explique peut-être aussi par ce qu'elles ont fait : Flore a voulu mener près de son temple cette petite qu'un scélérat a massacrée chez vous. Etait-il fou ? L'a-t-il tuée par faire un exemple ?

Tu as l'air de dire que ce n'est ni Flore ni Neptune qui t'ont protégé : alors demain ou tout à l'heure tu nous expliqueras comment tu penses, toi, que tout cela est arrivé.

De la main tu me montres le ciel ? Peut-être as-tu raison, car Neptune t'aurait envoyé son dauphin pour te piloter, et non un oiseau ou tout autre signe.

Ce serait Jupiter ? Avec tout le respect que je lui dois, cela m'étonnerait car sur mer, pour t'emmener vivant dans un voyage comme celui que tu nous dis, il n'aurait pas assez d'autorité sans l'intervention de son frère qui règle la route de chaque bateau, et si les deux parents sont tombés d'accord, une divinité plus puissante qu'eux leur a ordonné de te conduire au port.

Demain, et sans faire de tort à nos Dieux, tu nous expliqueras ce que ta Dévote pensait d'eux, et qui est ce Christ qui, dis-tu, t'a tiré d'affaire : tu nous raconteras où tu l'as vu et quelle a été la nature de ses prodiges ; alors, en toute liberté, nous jugerons comment peut s'expliquer ce qui t'arrive.

En attendant, si tu le veux, nous allons nous occuper de tirer ton bateau sur le rivage et d'ensevelir ta morte.



*Cun ř'ardente cuřú d'u sanghe vivu,
U giancu d'u linčé dighe sčü a tera
E sčü l'aiga : « Veyu a paije ma nun schivu,
Candu řa fó, ni a lüta, nin a ghera. »*

Outre que vous nous êtes envoyés par le Ciel, une grande sympathie nous pousse vers toi parce que tu es arrivé en bateau, et nous sommes tous des gens de mer ; et puis si, comme tu le dis, ta Dévote est morte pour défendre ses idées, c'est pour nous suffisant et nous en prenons bonne note : rien n'est plus sacré pour nous, rien n'est plus beau que l'indépendance, et à nos yeux vous serez tous les deux sacr es si vous venez pour protéger une croyance.

Que sous le signe de l'indépendance, qui est sacrosainte dans notre pays, entre en toute sécurité ton pavillon sanglant ainsi que l'oiseau aux ailes grand ouvertes !

Et de plus nous prendrons en considération ce pavillon form e par une voile qui sans vent a navigué sur mer et que ce soir le Ciel nous envoie.

Qu'alli e à la couleur ardente du sang vivant, le blanc du linceul dise, sur terre comme sur mer : « Je veux la paix, mais si c'est nécessaire je ne crains ni le combat ni la guerre. »



Chant huit



LE SOIR

Le soir tombait lorsque du bateau fut doucement retirée Sainte Dévôte ; un soir doux comme parfois, sous notre ciel, nous en connaissons en hiver.

Le soleil était là qui se couchait derrière la barre du Signal, et peu à peu l'ombre montait du rivage de la mer vers les Spélugues, assombrissant la gorge des Gaumates ; mais plus haut, avant son coucher, le « frère soleil » du bon Saint François donnait l'assaut aux amandiers qui frissonnaient à peine sous la fraîche brise vespérale.

L'arbre en fleurs se teignait de rose sous l'assaut des caresses que, depuis l'arrière des collines, le soleil lui lançait encore ; mais ensuite on aurait dit que lentement un feu de Bengale illuminait tout le quartier des Spélugues et toute la Condamine et le vieux Rocher de nos familles.

Ce soir-là, la nature toute entière honorait la sainte d'une blancheur de lys qui, avec la rosée rouge du martyr, fit s'épanouir le pur esprit d'indépendance ; et les derniers rayons du soleil mourant teignaient de sang les amandiers, le petit temple de Flore et les Révoires avec leurs oliviers qui depuis l'antiquité étaient déjà symbole de paix et de prière.

Après avoir, dans le linceul rouge, enveloppé avec précaution la martyre étrangère qui semblait dormir d'un sommeil paisible, tous levèrent les yeux sur la blanche colombe qui, telle un papillon, sans bruit et sans fatigue, continuait de voler au-dessus de la tête de la jeune vierge.

Et voici que l'oiseau prit directement son envol et partit tout droit vers les Gaumates qui, faut-il le dire, devaient alors ressembler à la grotte des fées : c'était une gorge solitaire et sombre, triomphe de toute la nature et surtout de ces plantes qui prospèrent dans l'ombre ; mais la tradition dit qu'à l'entrée, là où se trouve aujourd'hui la chapelle, il y avait un olivier et des cyprès.

Peut-être Notre Seigneur les avait-il fait croître là dans le dessein d'y préparer une belle tombe pour la Sainte qu'il avait emmenée de si loin sur la mer jusqu'au milieu de notre peuple, afin de nous faire connaître son évangile et nous soustraire au monde routinier.

Et la blanche colombe vola tout droit sur l'olivier sauvage qui était alors, redisons-le, sacré et béni comme symbole de paix et de prière ; et le saint cortège suivit l'oiseau tout doucement et sans bruit : pas de bedeau, pas de prélats ni de cloches assourdissant l'air, et pas davantage de pleureuses ou de joueurs de flûte comme c'était alors la coutume quand on enterrait riches et parvenus.

Suivant l'aile blanche de l'oiseau, notre jeune vierge s'en allait tout doucement vers les cyprès qui, par la volonté du Seigneur, avaient poussé là, droits, hauts, élancés vers le ciel afin qu'un jour les restes de sa Sainte s'élèvent lentement jusqu'à Lui, purifiés par les filtres de la plante et transformés en une essence qui se distille dans une odeur d'encens et qui la nuit, quand le ciel est serein et l'air léger, monte vers Lui comme une prière silencieuse.

Et dans cet enterrement à la tombée du soir, tout était paisible, calme et serein : pas de pleurs ou de lamentations, pas de sanglots ni même de soupirs ; tous étaient recueillis et marchaient à pas lents.

Tous bien sûr songeaient au mystère qui entourait cette morte et son périple, et tous tombaient sous l'emprise de cet oiseau qui n'était pas de passage.

Peut-être que quelque chose d'encore inconnu pour nous avait saisi l'âme de nos ancêtres, le pressentiment qu'à ce moment-là une force invisible changeait le destin de notre peuple.



*Candu sun arivai dai arcipressi
E an missu 'n tera a poveřa piciuna
Giüstu u suřiyu dava i darei riflessi
Sçü a roca che řa fá pei so Patruna.*

Silencieux, ils marchaient doucement à la suite du vieux Corse et de Gaudence qui, la tête inclinée, portaient la morte ; mais dans l'air il y avait une chose étrange, venue on ne sait comment, indicible, qui leur faisait comprendre qu'il ne fallait pas de deuil autour de la Morte envoyée par le Ciel, autour de la Morte qui souriait encore malgré le martyre qui si tôt l'avait arrachée à la vie et à toutes ses beautés.

Toutes vêtues de blanc, tenant des branches de palmiers et d'amandiers en fleurs, les jeunes filles qui avaient fêté Flore étaient venues sans que personne ne les ait appelées, et toutes suivaient en procession.

Mais à la fin de l'enterrement les attendait encore un autre beau miracle : alors que tous avaient les yeux fixés sur elle, la blanche colombe tout à coup disparut ; tous l'avaient eue là sous les yeux, tous l'avaient vue là sur la branche et puis soudain personne ne la vit plus !

Lorsque, ayant atteint les cyprès, ils eurent mis en terre la pauvre petite, le soleil envoya ses derniers reflets sur le Rocher qui plus tard l'a choisie comme Patronne.

Voyant cela depuis leur demeure et ignorant pourquoi ce soir-là le soleil était si rouge, les vieux se disaient : « Rouge du soir, de beau temps espoir » !

Et tout porte à croire que ce moment-là, qui mettait fin à nos anciennes chroniques, marqua la naissance et les fondations de l'heureux destin de notre Rocher.



Chant neuf



PREMIER ÉPILOGUE

Sept cent quatre-vingts ans déjà se sont écoulés, nous sommes en 1084 : le monde n'est plus dans l'idolâtrie, certes, mais il a peu progressé.

Il a connu des guerres et des massacres, les luttes contre les Sarrasins, les invasions des Vandales et des Lombards, avec la destruction de merveilles et de trésors qu'il faudra plus tard recueillir en morceaux pour les contempler les larmes aux yeux, en pensant au bon goût et à l'art exquis qu'avaient déjà produits nos ancêtres, avant la ruine de Rome !

Pourtant, notre Rocher et ses alentours n'ont pas connu de grands changements ; mais en vérité il est peu de documents qui puissent nous permettre de distinguer ce qui est vrai de ce qui est faux.

Il faut croire cependant que notre Sainte corse n'a pas cessé de protéger notre Rocher, car il suffit d'un coup d'œil sur notre Histoire pour s'apercevoir que par la force seule, un pays aussi petit que le nôtre n'aurait pu se maintenir jusqu'à ce jour avec tous les événements et les intrigues survenus dans son voisinage.

Et se maintenir non pas jusqu'en 1084 mais jusqu'en 1927, avec les mêmes Princes, somme toute dans la paix et sans avoir été possédé par trois ou quatre puissances : sans cette foi qu'inspire la religion, cela ressemble à une fable que cette voile de couleur rouge et blanche, devenue drapeau des Monégasques, n'ait jamais cessé de rire dans le vent !

Il y a plus de mille ans, ces couleurs étaient celles de nos Princes et celles des vêtements de nos jeunes filles !

Mais, sans nous attarder, revenons au récit de la sainte : sept cent quatre-vingts ans s'étaient écoulés, on était en 1084, quinze ans avant le départ des Croisés.

Presque huit siècles étaient passés et Sainte Dévote reposait au pied de rochers qui peut-être n'avaient guère changé d'aspect : d'ailleurs personne ne voulait qu'on les touche.

Le vallon ne s'appelait plus « les Gaumates », mais « le vallon de notre Sainte », et on n'y coupait pas une plante sans recevoir la malédiction d'un vieux moine qui demeurait là, dans ce vallon, et pour rien au monde on n'aurait touché même à la moindre pierre, tant étaient sacrés et la Sainte et le lieu.

Les Monégasques y avaient édifié une chapelle qui aurait tenu dans un mouchoir de poche, mais sa simplicité avait plus de beauté que le dôme de Milan aujourd'hui : elle était suffisante pour contenir les modestes prières de nos ancêtres qui, priant avec une foi mesurée, savaient que le luxe ne compte pour rien.

Venus de Gênes ou peut-être de Provence au temps de Charlemagne ou à peine plus tard, sur notre Rocher les Grimaldi défendaient déjà notre indépendance : protégés par les couleurs de la Sainte avec l'aide de Dieu « Deo Juvante », au Levant comme au Couchant ils en obtenaient de nombreux privilèges.

Et on dit que la Sainte leur offrait une autre protection que les simples couleurs de sa voile : parfois, lorsque vers le soir, après des journées entières de bataille, le courage leur manquait face à des ennemis plus puissants, elle leur apparaissait vivante sur les remparts avec ses yeux pleins de bonté, de douceur et de tranquillité, souriante comme au premier jour lorsque morte, martyrisée et ensanglantée, les premiers Monégasques autour d'elle l'avaient comparée à une rose languissante.

Jamais ils ne l'ont vue, une épée ou toute autre arme en main, massacrer les ennemis, fussent-ils même de ces races détestées venant de Barbarie ; mais à ses amis elle offrait un sourire gracieux, et aux autres elle indiquait le chemin du départ avec cette mine sérieuse que nous prenons, nous, pour prononcer un jugement, et elle le leur indiquait avec la petite palme que ses premiers portraitistes lui ont placée entre les mains, la représentant comme une jeune fille plutôt brune, à la silhouette élancée.

Si grande était la renommée de notre Sainte et des prodiges que chacun avait vus ou entendu conter, qu'un bandit crut pouvoir faire un coup d'éclat en emportant ses pauvres ossements qui dormaient depuis huit siècles là où nos ancêtres l'avaient portée en procession le jour même de son arrivée.

Dans la nuit noire, noire et sans lune, glissant furtivement le long des rochers, avançant pas à pas, il avait atteint la petite chapelle, tel un chat sauvage ou un renard qui sait marcher de nuit et avancer sans toucher pierre ni feuille.

Ayant brisé la tombe, il chercha dans la terre les ossements, pareil à une hyène dans un cimetière ; les ayant trouvés, vite il les déterra, les mit dans un sac, s'enfuit promptement et vite les porta sur son bateau alors que l'obscurité du ciel empêchait toute chose d'être vue précisément.

Le lendemain matin, à l'aube, une bonne brise d'ouest se leva, et l'ayant sentie, le voleur sacrilège se hâta d'appeler ses hommes et travailla d'arrache-pied à relever les voiles pour gagner le large.

Il releva les voiles, il les largua et dans l'instant le bâtiment se mit en route, car ce voleur était aussi un vieux marin qui depuis toujours allait en mer et connaissait par cœur les nécessités de la navigation.

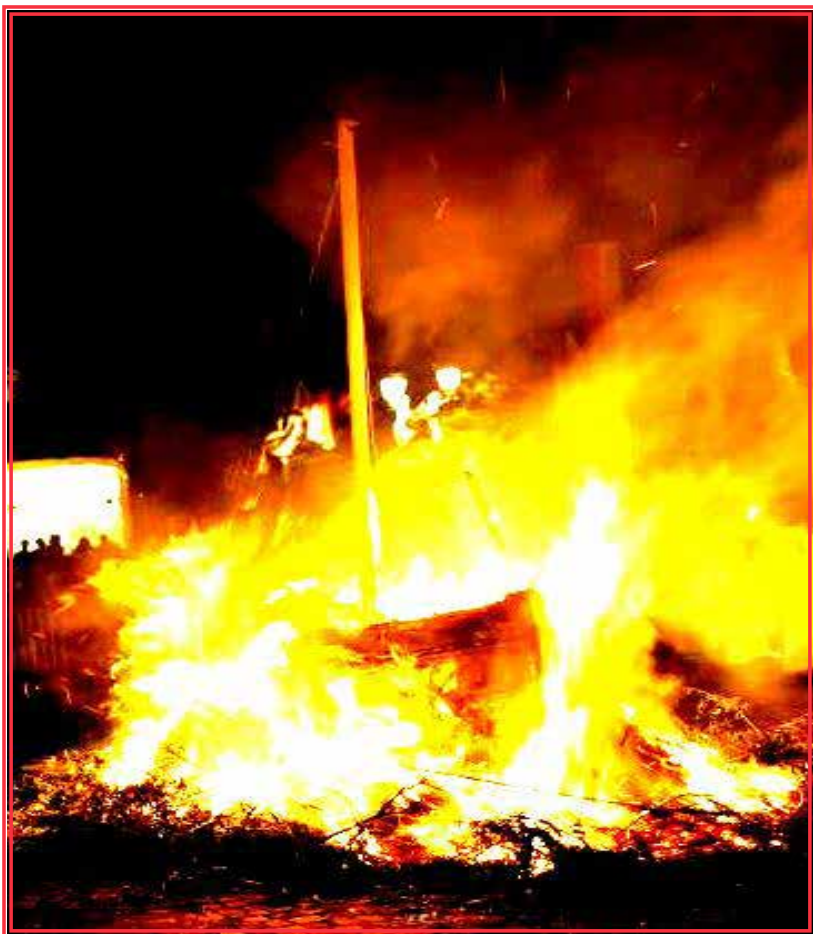
Mais à peine se trouva-t-il au milieu du port que par bonheur l'aventure prit une autre tournure : malgré le vent en poupe qui tendait les voiles, malgré les efforts des rameurs à bord, malgré les cris et blasphèmes du bandit et malgré toutes sortes de manœuvres, le bateau resta immobilisé tel un rocher qui aurait pris racine dans le fond ; sur le rivage quelqu'un s'en aperçut, et en un instant tout le peuple arrivait.

Mais le récit des détails prolongerait trop l'épilogue qu'il faut essayer de raccourcir ; je ne veux d'ailleurs pas jouer au pédant et, sans toutefois sauter du coq à l'âne, je peux abréger cette longue histoire : le Prince lui-même était descendu du Rocher ; il s'appelait Hugues, sauf erreur, et comme la procédure était sommaire, le voleur dut bien avouer là, sur le champ et devant tous, qu'il avait dérobé les restes sacrés, et sur le champ il dut les restituer.

Cependant à cette époque, pour juger les malandrins, on n'employait ni ces experts ni ces magistrats qui font passer la canaillerie pour de la folie, aussi les traitait-on sans ménagement.

Hugues fit empoigner le larron par deux sbires et sur le champ, sans se laisser attendrir par ses gémissements, il lui fit couper le nez -il paraît que cela se pratiquait en certaines occasions.

Puis il lui fit aussi couper les oreilles : après cela, brun ou blond, gros ou maigre, essayez donc de courir le monde ou d'aller faire le beau auprès des filles !



*I Munegaschi minu řu batelu
Davanti d'u valun « Santa Devota »
E u tiřu sçü d'a grava e ghe dan fegu.*

Pour finir, afin que le châtement soit plus spectaculaire et son exemplarité plus établie dans la mémoire de tous en tous temps, les Monégasques menèrent le bateau devant le vallon de Sainte Dévote, le tirèrent sur la grève et y mirent le feu, promettant de brûler au même endroit quiconque essaierait encore de toucher aux reliques de la Sainte.

Et pour donner plus de force à ce serment, ils jurèrent à la face du monde de toujours commémorer l'événement en brûlant un bateau chaque année, la veille de la fête de la Patronne qui, envoyée par le Ciel aux Monégasques, désirait rester ici et ne pas les abandonner.

Et le grand feu de joie envoya au ciel des flammes aussi hautes que des montagnes, et jusqu'au ciel elles furent accompagnées des cris des Monégasques débordants de zèle et de reconnaissance pour la Sainte.

Sainte qui, avec une grâce enchanteresse, avec une grâce divine est venue de si loin sur la mer pour dormir en paix parmi nous, qui désire rester ici et y restera certainement jusqu'à ce que s'obscurcisse le soleil et que la mer devienne sèche ou muette !



Chant dix



SECOND ÉPILOGUE

1927 ! À nouveau huit siècles ont passé, mais cette fois adieu la paix et la tranquillité : le progrès est là, qui toujours va de l'avant !

L'ignorance disparaît, semble-t-il, et on trouve partout de grandes écoles ; pourtant est venue la mode des têtes légères, qui dès qu'elles savent lire ou écrire, se gonflent d'orgueil et de fatuité.

D'ailleurs, avec les rapides progrès de l'instruction, tout un chacun peut, que ce soit d'un seul coup ou petit à petit, apprendre à loisir toutes les choses les plus sublimes, les plus raffinées.

Ne vous étonnez pas qu'il n'y ait plus de jeunesse : pour s'enivrer le vin ne suffit plus, et tous ont recours au poison des drogues.

Il y eut aussi des guerres, et il y en a toujours, bien plus pernicieuses et bien plus redoutables qu'autrefois ; nous cependant, par la grâce de Sainte Dévote, elles nous ont épargnés, du moins jusqu'à présent.

Entendre les infamies qui s'y sont commises vous faisait dresser les cheveux sur la tête : au cours de batailles sans foi ni loi, on a massacré des jeunes gens en les étouffant par les gaz ; des bombardements ont jeté en l'air hôpitaux, églises et bateaux remplis de malades ; on a coulé par trahison des paquebots, on a ravagé comme l'auraient fait cent tremblements de terre !

Il y a eu partout tant de misère que là où on ne l'a pas connue, on éprouve presque de la honte ; et pour la simple raison qu'il n'avait pas été détruit, notre Rocher a fait l'objet de plus d'une critique mordante.

Cependant nous y vivons en paix, peu ou prou, car on ne doit pas attacher d'importance aux petits faits.

On force l'humanité à ne jamais se reposer, comme si jamais elle ne pouvait se fatiguer ; le travail et les maladies n'y suffisant pas, il faut la tourmenter avec toutes nos passions, petites ou grandes : voilà à quoi s'occupent les oisifs et les méchants.

Mais nous ne sommes pas ici pour philosopher, seulement pour avancer quelques remarques, et nous ne devons parler que de Sainte Dévôte : qu'on me pardonne les égarements de ma plume !

26 janvier 1927 ! Ici on parle hébreu, anglais et russe, et qui connaît la langue monégasque doit la rejeter, car elle n'est pas un produit de luxe !

Nous, les gens de ce pays, nous sommes comme dispersés au milieu d'étrangers de toute sorte, qui le plus souvent nous traitent avec mépris parce que nous sommes modestes et très éloignés de ce monde tapageur qui est à la mode.

Parfois aussi ils nous traitent avec délicatesse : sans y prêter garde, nous poursuivons notre chemin, jugeant qui nous blesse et qui nous loue.

Comme jadis les vestales, nous gardons toujours allumé le feu sacré, conservant intact et clair, avec le culte traditionnel de Dévôte, l'amour de notre saint drapeau.

Sans nous laisser impressionner par les modes nouvelles, sous le grand soleil, sous la pluie ou la neige, toujours nous ferons ce qui toujours s'est fait.



*Garde cü é, che açende u batafegu :
« U Princepu de Múnegu ’n persuna ».*



Autour de nous on voit les oies qui battent des ailes, et d'autres volatiles bizarres qui relèvent la crête pour qu'à leur vue soudain nous soyons éblouis ; des choses inédites se passent sous nos yeux : on voit grouiller les automobiles des milliardaires, et devant le port stationnent des paquebots qui pourraient embarquer six régiments !

Que pourraient-ils dire, nos ancêtres, s'ils se relevaient pour voir les changements ici ! Voir les grands hôtels qui se sont construits, voir les gens toujours à festoyer !

Ils ne comprendraient sûrement pas qu'ils sont dans leur propre pays, surtout le soir lorsque s'allument les phares des voitures sillonnant l'espace.

Pourtant là-bas, du côté de Sainte Dévote, le grand feu soudain s'allume en pétillant, au même endroit où maintes fois eux l'avaient allumé, et il envoie vers le ciel les mêmes grandes flammes ardentes, et il leur semble qu'une voix les appelle au travers des ténèbres du passé.

Et cette voix peut-être que n'entendent pas nos oreilles de chair, les morts, qui sont de purs esprits, l'entendent parfaitement, et laissant leurs cercueils vermoulus tous viennent autour du feu, satisfaits et fiers que le serment qu'ils avaient prononcé dans ce même lieu soit confirmé en dépit de tous les changements dus au progrès.

Hosanna au Ciel ! Réjouissez-vous, ô morts, et soyez fiers d'avoir compté parmi les forts, car votre serment a été respecté.

Et voyez qui allume le feu de joie : c'est le Prince de Monaco en personne !

Et voyez qui tout autour lui fait une couronne en compagnie de tout notre peuple : ce sont ses enfants et petits-enfants !

Après l'embrassement du bateau, retournez donc dans vos tombes antiques ou récentes, qu'elles datent d'un siècle ou de l'époque où Hercule l'Ancien fonda notre race !

Dormez-y en paix le sommeil de la mort : ni le temps ni le progrès n'ont assez de pouvoir pour effacer ce qu'en nous le cœur a gravé !

Monaco, 16 avril (Samedi-Saint) 1927

[traduction achevée par Yves Gourgaud le 18 janvier 2020]

